**Journal des anthropologues**
Association française des anthropologues

**77-78 | 1999**
**Nouvelles configurations économiques et hiérarchiques**

# L'idéologie humanitaire

## Anthropophage de l'altérité

**Bernard Hours**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/jda/3084
DOI : 10.4000/jda.3084
ISSN : 2114-2203

**Éditeur**
Association française des anthropologues

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 juin 1999
Pagination : 277-284
ISSN : 1156-0428

**Référence électronique**
Bernard Hours, « L'idéologie humanitaire », *Journal des anthropologues* [En ligne], 77-78 | 1999, mis en ligne le 01 juin 2000, consulté le 22 juillet 2020. URL : http://journals.openedition.org/jda/3084 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jda.3084

Ce document a été généré automatiquement le 22 juillet 2020.

Journal des anthropologues

# L'idéologie humanitaire

Anthropophage de l'altérité

Bernard Hours

1 Si l'altérité n'a pas de fin programmable, elle est néanmoins exposée à une fin programmée dans les processus idéologiques contemporains dits de globalisation ou de mondialisation. L'hydre de l'économie de marché planétaire portée à son paroxysme, par le règne absolu de la marchandise qu'elle incarne, tend à occulter toutes les formes d'altérité en terme de consommation, donc d'identité des consommateurs. Cette consommation ne porte pas seulement sur des liens. Il s'agit aussi de consommer des valeurs et des représentations consensuelles et majoritaires, comme dans tout processus idéologique de production d'un sens programmé de conduites normalisées.

2 La négation du sujet est un des reflets majeurs de l'idéologie humanitaire, le sujet étant ici entendu comme homme au monde, c'est-à-dire subjectivité aussi bien que sujet historique. Cette critique de l'idéologie humanitaire ne porte pas de condamnation radicale sur les actions humanitaires. Elle analyse les dérives de ces actions, leur sens caché, leurs effets pervers et induits.

3 Je définirai dans une première partie cette idéologie humanitaire ou vulgate humanitaire. J'aborderai ensuite la question du sujet et du statut du sujet de l'action humanitaire et dans l'action humanitaire. Je terminerai mon propos par l'analyse de l'homme comme corps d'une humanité virtuelle drapée dans des droits de l'homme universels. S'interroger sur ce qu'on dénomme « le bien » à une époque est aussi nécessaire que s'interroger sur le mal. Faire le bien dans l'idéologie humanitaire pose autant de questions que celles sur lesquelles se penchent les hommes depuis des siècles à propos de « faire le mal ». Les normes appellent autant d'interrogations anthropologiques que leur transgression.

## L'idéologie humanitaire[1]

4 L'idéologie humanitaire, c'est l'ensemble des représentations qui provoquent la gestion planétaire (multinationale, étatique, non gouvernementale) des victimes des conflits et des catastrophes (tant naturelles que politiques) et d'une part des exclus des processus

de distribution des richesses. Cette gestion humanitaire provoque elle-même des représentations.

5 L'humanitaire commence par l'émoi, l'indignation provoquée par la perception d'un drame attentatoire à la dignité. Après le choc émotionnel survient la réprobation humanitaire, fondée sur des normes et des valeurs qui permettent de juger scandaleuse la situation présentée. Un tel processus d'émotion-réprobation, trouve son principal ressort dans les spectacles humanitaires programmés par les médias. Ces spectacles mettent en scène des gens sinistrés, en détresse, en danger et, par un effet d'aspiration, d'autres gens (nous ou nos délégués) qui leurs portent secours.

6 L'image accablante et accablée est un ingrédient capital dans l'idéologie humanitaire. Elle montre le mal et notre bien, elle diffuse les signes répétés d'un univers de catastrophe et de misère. Elle constitue la preuve principale, non seulement de faits présentés, mais aussi de la véracité des analyses dont ils sont l'objet qui souvent confine à l'absence d'analyse sur les causes et les conséquences des situations montrées.

7 Tout est dit et rien n'est expliqué. C'est l'avantage des images dont toutes les constructions idéologiques font le meilleur emploi. Elles disent ce qu'on leur fait dire, univoques, bien pensantes. Ces représentations consensuelles sur d'autres hommes, d'autres sociétés, sont produites par un travail de construction idéologique ou sont articulés de façon cohérente des émotions, des postulats, des hiérarchies et des valeurs, c'est-à-dire tout un paquet de représentations convergentes par lesquelles on définit une vulgate idéologique, une croyance partagée faite de plus petits communs dénominateurs moraux, politiques, sociaux, culturels. S'y télescopent crainte des pauvres, émotion et sollicitude pour le malheur d'autrui à distance, inquiétude sur la barbarie, réprobation devant des sociétés où de tels phénomènes sont observés, finalement fausse compassion et peur de l'autre indissolublement mélangées. Un tel fatras d'émotions contradictoires ou ambivalentes se prête à tous les habillages plutôt qu'à une vraie connaissance et c'est en quoi il se prête à la construction idéologique d'un corpus hégémonique de représentations.

8 A l'autre bout de la chaîne idéologique qui se nourrit de ces représentations et les reproduit, l'idéologie humanitaire se présente d'autre part comme le volet moral du monde global néolibéral. Elle est l'outil principal d'une globalisation morale, c'est-à-dire d'une tentative pour instaurer des normes et valeurs universelles, à partir d'un consensus planétaire réalisé autour de valeurs transnationales délocalisées qui rendent pensables puis acceptables les effets d'exclusion produits par le capitalisme mondial dérégulé.

9 L'exploitation démultipliée par laquelle se caractérise la mondialisation économique suppose des « soupapes morales » destinées à réaffirmer des valeurs, par ailleurs ignorées dans le travail, et à rassurer tout en produisant du sens hors de l'aliénation quotidienne. En portant le regard sur des victimes lointaines on peut ainsi éviter de trop dénombrer les exclus proches, et pis de mesurer l'oppression de l'ordre socio-économique sur soi-même. Cette morale humanitaire, en nous disant qu'il y a plus malheureux que nous, et surtout en le montrant et en le remontrant, nous rassure autant qu'elle nous émeut. Elle nous invite à nous émouvoir à bon escient pour ces victimes lointaines avec lesquelles nous n'aurons jamais aucun rapport concret et à accepter les contraintes imposées dans notre univers proche, dans notre société si généreuse qu'elle est même apte à s'émouvoir d'autres misères que les siennes. C'est

parce que la misère d'autrui nous distrait de notre propre misère que des mises en scènes spectaculaires sont nécessaires. Un sauvetage sans témoins est une cause sans objet. Faire voir est ainsi une nécessité fondamentale pour l'idéologie humanitaire.

10 Mais qui est cet autre qui nous est en permanence montré et avec lequel nous n'entretenons aucun rapport, sinon celui abstrait de salvateur à victime, dans la vulgate humanitaire partagée ?

## Le sujet et son statut dans l'action humanitaire

11 Dans l'idéologie humanitaire, la France est un pays pionnier comme « patrie des droits de l'homme » et patrie des « French doctors », c'est-à-dire de l'humanitaire médical. La figure du médecin humanitaire a été mise en orbite par Bernard Kouchner, Médecins sans Frontières et Médecins du Monde après la tragédie du Biaffra et plusieurs décennies de convulsions néocoloniales.

12 Si l'action humanitaire n'est pas exclusivement médicale, la médecine humanitaire constitue néanmoins sa partie la plus visible et la plus médiatisée. Deux processus simultanés permettent de construire le sujet de l'action humanitaire. Médicalisation et victimisation vont ensemble, à tel point qu'on peut se demander s'il y a des victimes sans médecins, à regarder les écrans de nos téléviseurs.

13 Au centre de la sollicitude humanitaire se dresse le corps blessé ou en danger de mort. Dans un ouvrage, en forme de traité intitulé « médecine humanitaire », J. Lebas, F. Veber et G. Brucker, (Flammarion, 1994) responsables de Médecins du Monde, livrent le noyau des convictions de leur association et dans le même temps un remarquable concentré d'idéologie humanitaire avec ses représentations particulières autant que partagées. Dans cette ONG qui a fait du témoignage un devoir déontologique de médecins à travers un « nouveau serment d'Hippocrate » entendu à Cracovie en 1988, les auteurs de l'ouvrage portent l'emphase sur la souffrance de groupes ou d'individus érigés en symboles d'un processus de victimisation qui se définit comme l'innocence enfermée dans des situations mortifères. Qu'il s'agisse de catastrophes politiques où le manque de démocratie est assimilé à une maladie comme à la fin de la guerre froide (années quatre-vingt), ou de cataclysmes naturels où meurent à l'écran avec une insistance proche de l'obscénité des petites filles écrasées par un étau de boues et de gravats, toutes ces causes d'émois sont volatiles. L'enfant est oublié en même temps que l'événement car il n'est que le fantôme de cet événement. Il n'est qu'une ombre portée, un symbole évanescent de la mort à la fois innocente et absurde.

14 Dans ces scénarios épisodiques, la survie biologique du corps est érigée en objectif exclusif et le médecin en est le gardien. La mort est nécessairement absurde et la victime toujours innocente, ce qui réduit singulièrement la notion de responsabilité, d'engagement dans un conflit, de parti pris, registre où s'exerce aussi la liberté humaine. Le sujet est fondamentalement inconscient car il est réduit à son corps biologique, dépouillé de psychisme et de subjectivité.

15 De tels sujets transformés en victimes sont présentés comme passifs et irresponsables puisque innocents. L'intervention humanitaire devient ainsi plausible, nécessaire et justifiée. CQFD.

16 De tels corps biologiques victimisés et objets de soins médicaux au nom du devoir d'assistance sont dès lors perçus et montrés comme amputés de leur identité de sujet,

déracinés de leurs contextes sociaux, de leurs convictions ou appartenances, en un mot de leurs raisons de vivre. Ce sont d'abord des corps en survie, des êtres précarisés par un environnement qui est peu expliqué, quand il n'est pas simplement occulté.

17 Cette gestion des corps victimisés génère peu de propositions pour aborder les causes des dérèglements générateurs de victimes. L'idéologie humanitaire travaille en aval des causes du mal, sur les symptômes et sur une partie seulement de ceux-ci qui sont pertinents dans une optique dont la seule ambition est la survie biologique des corps. L'injustice d'une situation importe moins, dans la vulgate humanitaire, que la nécessité, le besoin de faire quelque chose, en vue de la survie biologique, fut-elle temporaire.

18 Déréalisée, l'identité de ces sujets devenus objets de l'action humanitaire « fait l'objet » d'un aplatissement culturaliste. Au pire, les croyances, les pratiques, les valeurs de ces victimes n'ont plus aucune importance. Au mieux, elles sont habillées d'un uniforme globalisé de victime, combinaison, dit Baudrillard, agrémentée d'une marchandise identitaire gadget, de type religieux, ethnique ou tribal, comme au bon vieux temps des colonies. Yougoslavie, Somalie, Rwanda, les exemples abondent de tels mardi gras sanguinolents. Africains et musulmans détiennent la palme dans cette martyrologie humanitaire.

19 Ainsi le sujet est devenu un objet de sollicitude temporaire, au mieux un symbole folklorisé où il a perdu toute inscription, toute identité, toute réalité. Le statut de victime éradique le sujet historique. Il a été avalé par l'anthropophagie humanitaire qui tue ceux qu'elle étreint et les réduit à des corps en survie.

## L'homme comme corps d'une humanité virtuelle

20 L'idéologie humanitaire repose sur le postulat occidental de l'universalité des droits de l'homme abstraits. C'est son principal appui. Il s'agit d'une conception née en Occident et mise en œuvre par des occidentaux. Que la dignité des hommes doive être affirmée et défendue est bien évident. Mais au-delà de ce principe, c'est toute la mise en œuvre et l'orchestration qui pose question car elle impose un sens occidentalo-centré qui ne va pas de soi pour la majorité de l'humanité. Dans cette conception l'humanité est conçue d'abord comme une espèce naturelle, qui à ce titre aurait des droits. Mais les espèces ont-elles d'autres droits que celui d'être au monde ? Les sujets réels sont devenus des objets virtuels dans l'action humanitaire. Ils bénéficient d'une sollicitude universelle et anonyme, d'une solidarité devenue virtuelle à force d'abstractions. De tous ces droits, le plus éminent serait le droit à la survie biologique qui n'est qu'un pâle avatar du « droit » à la santé dont on sait qu'il dépend des capacités d'une société à organiser des politiques sociales de redistribution des richesses.

21 Ces hommes victimes regroupés de plus en plus fréquemment dans des camps de réfugiés sont l'objet des soins d'un acharnement thérapeutique éradicateur des identités concrètes des sujets réels. Cette humanité virtuelle de corps en danger, objets de droits, se présente comme l'excroissance du fantasme occidental d'éradication de la mort tel qu'il a été exporté hors de nos sociétés depuis les grands voyageurs et la colonisation. Cette pulsion qui résulte largement des progrès de la science médicale se traduit chez nous par la quête de « la santé parfaite » selon l'expression de L. Sfez, qui provoque l'allongement de la vie. Appliquée à soi même c'est une discipline de gestion de son propre corps, une prévention permanente pour faire durer la vie biologique. Mise en œuvre dans des contextes différents, c'est une imposition abstraite, en forme

de parodie dès lors que les conditions socio-économiques provoquent la mortalité et les maladies.

22 Cette sollicitude apparaît donc suspecte et peu perspicace et l'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'abord de gérer les flux de populations pauvres, de les parquer, comme au temps des « classes dangereuses ». Le donateur met en œuvre une solidarité virtuelle dès lors qu'il n'entretient aucun rapport avec ce semblable là, apparu fugacement sur l'écran du téléviseur. Sorte de taxe d'appartenance à l'espèce humaine, ce don manifeste une conformité morale née d'une émotion partagée, mais il délègue à des tiers la solidarité concrète. Il s'agit donc d'un sentiment virtuel à l'égard d'une humanité tout aussi virtuelle. Parce qu'elle porte sur la gestion des corps blessés, il s'agit d'un geste de premier secours qui ne vise pas à améliorer durablement la vie mais simplement à prolonger un peu celle des corps d'une masse indifférenciée d'individus. Cette indifférenciation, cette réalité virtuelle de la souffrance d'autrui en spectacle, si elle n'est pas indifférence n'a rien à voir avec la connaissance d'autrui et la chaleur humaine. Lorsque les rapports sont remplacés par des gestes, l'humanité recule.

23 L'altérité sort profondément meurtrie du traitement humanitaire des victimes de toutes sortes. Parce qu'elle parle de catégories indéterminées (les victimes) l'identité de celles-ci est occultée et gommée. Cette critique pourrait être relativisée car il est acceptable que certains types de secours supposent un traitement rapide. La difficulté surgit dès lors que ce traitement devient appliqué et applicable à tous les « autres » de la planète parce que l'idéologie humanitaire généralise et radicalise ses représentations et leurs effets. S'il est louable de sauver son prochain, il est contestable de traiter ce prochain comme une marchandise sans dignité humaine. C'est pourtant bien une perte grave du sens de l'autre qui se cache derrière les pratiques de l'idéologie humanitaire lorsque celle-ci devient un prêt-à-porter moral, discutable à ce titre, et une machine à montrer autrui en le dénaturant. La valeur d'un acte se mesure à ses effets – y compris les effets pervers – et non aux intentions. Le recul de l'altérité constitue la perte maximale du sens des pratiques des hommes, c'est-à-dire une vraie perte d'humanité. Ce risque majeur n'est semble-il pas bien identifié aujourd'hui et les discours humanitaires préfèrent les litotes conformes à ce qu'il est convenu – explicitement à défaut d'être précis – d'appeler « pensée unique ».

24 Dans le cadre du capitalisme post-modernisé, l'idéologie humanitaire, au-delà de ses bonnes intentions affichées, programme une lente éradication de l'altérité bien plus mortifère que la mort biologique. L'humanisme ancien qui postule du primat de la conscience sur le corps biologique est exposé, tout comme la dignité humaine qui consiste – jusqu'à ce jour – à demeurer un sujet jusqu'à « la fin » plutôt que d'être un corps éternel sous perfusion.

25 L'un des fronts où se joue sous nos yeux la mutation du sujet, c'est l'idéologie humanitaire qui en est la figure à la fois bienveillante et mortifère.

26 Qu'un tel propos puisse paraître pessimiste et à ce titre un peu iconoclaste dérange « le bien penser » consensuel et nous oblige à choisir entre la dissidence ou les bravos. Car c'est bien évidemment notre propre altérité qui est touchée lorsque celle des autres est bafouée.

## NOTES

**1.** Bernard Hours, 1998. *L'idéologie humanitaire ou le spectacle de l'altérité perdue*. Paris, L'Harmattan.

## AUTEUR

BERNARD HOURS

IRD